

Adolescence et ennui

Aujourd'hui, je vois dans le thème de l'ennui un défi sanitaire. Le mot est fort mais la cause est sérieuse. Car c'est une question de santé publique que de penser les ingrédients qui permettent à un individu de naître à lui-même, de devenir soi. Une question collective qui devient particulièrement criante quand nous nous penchons sur nos adolescents.

Notre société produit des êtres relationnels fragiles. Or, quand surviennent des transformations profondes, comme à l'adolescence, la vulnérabilité s'accroît. La fragilité est double : fragilité de l'être relationnel dans le contexte social et vulnérabilité dans l'être soi.

L'adolescence est un temps de bouleversement pulsionnel et de redéfinition identitaire. C'est une réalité socialement construite, mais qui comporte une dimension psychique indéniable. Cette période de la vie est, dans de nombreuses cultures, encadrée par des rites de passage qui, loin d'être désuets, remplissent une fonction symbolique forte en termes de processus de séparation. On observe ainsi des pratiques initiatiques dont l'enjeu symbolique est de marquer la mort de l'enfance, une rupture avec un « mode d'être ». Ce que nous appelons sur le plan psychanalytique le meurtre symbolique de l'enfance se traduit par un certain nombre de renoncements (deuils) pour pouvoir prendre part au social en tant qu'être nouveau.

À l'heure où l'adulte est souvent qualifié d'adolescent – un terme qui revient à pointer sa part immature, non grandie, cette part qui refuse d'être frustrée, de supporter le vide et le manque –, on se demande comment l'adolescent peut s'y retrouver, lui qui vit une forme de dépersonnalisation dans la recherche de ses propres limites et se trouve toujours aux prises avec des questions existentielles.

En consultation, les adolescents se révèlent de merveilleux patients. Ils sont à vif, authentiques, ne masquent pas leur mal-être. Leur spleen est mêlé de peur, de déception face à l'incompréhension des adultes, de ras-le-bol face au manque d'exemplarité qu'ils constatent dans la société réelle, d'impuissance face à nos paradoxes. Les adolescents ne mâchent pas leurs mots. Excessifs, ils coupent dans le vif par des termes bien choisis qui atteignent leur but. Ils affolent leurs parents et les désarçonnent par leur raisonnement.

Oui, l'enfant a changé. Oui, son admiration béate du haut de ses 3 ans – « elle est belle, maman », « il est fort, papa » (et pas l'inverse, car il n'y a pas plus sexiste qu'un enfant) –, véritable nourriture narcissique qui réchauffe le cœur et le brise en même temps, c'est bel et bien fini. L'adolescent attaque avec ses mots, et son opposition est systématique. Quand son parent apparaît dans sa ligne de mire, il tourne immédiatement les talons avec son troupeau de copains, dans une transhumance à la limite du supportable. L'adolescent n'aurait-il pas de cœur ?

Et si, au lieu de penser qu'il est mal élevé, de se dire « on a tout raté », comme certains parents qui en veulent à leur enfant de ne pas porter les valeurs familiales, on se dirigeait vers une autre interprétation ? Si ces efforts pour être le plus détestable possible étaient destinés à instaurer l'écart, la distance tellement nécessaire ? Et s'il n'y avait pas d'autre moyen de s'éloigner, plus exactement d'éloigner la mère, le père, la famille ?

L'adolescent livré à lui-même s'ennuie, certes, mais ce que ses mots nous disent, surtout, ce sont ses vaines tentatives pour échapper à l'emprise parentale. Les liens familiaux doivent être élastiques pour permettre aux jeunes de s'évader. Ils doivent porter des qualités de confiance, d'estime, de dialogue. Sans cela, ces liens se crispent, deviennent rigides et empêchent l'éloignement. Alors, l'éloignement se fait autrement, sur un mode d'opposition pour construire une part de soi, avec des prises de risque parfois dangereuses.

Nos adolescents sont de vieux bébés nés au XXI^e siècle. Des bébés de la consommation, et même de la saturation. Ils veulent s'affranchir de ces liens qui, loin de les libérer, les enferment. Ce sont des

bébés qui ont vécu dans une société infantilisée, refusant la frustration et le manque, se livrant de plus en plus à sa pulsionnalité. Ce sont des bébés qui, durant leur enfance, ont vécu des collages précoces et durables.

Il me paraît très important d'insister sur ce point pour redonner aux adolescents leur dignité. Pour en finir avec ces attaques permanentes contre leurs excès et leur délinquance. Prenons l'exemple de leur comportement vis-à-vis de la boisson. Les adolescents n'ont aucune raison de boire plus qu'autrefois... à moins qu'ils ne cherchent à répondre à un besoin de mettre à la bouche, de suçoter sans cesse quelque chose, comme le biberon qui pendouillait à leur doudou d'enfant et qui leur était proposé dès qu'ils émettaient le moindre son annonciateur de pleurnicherie. Nous ne voulons plus entendre chez eux les bruits de l'enfance, ni leurs exigences, et encore moins leur immaturité.

Parlons un peu de leur mal-être et comprenons qu'ils nous crient quelque chose que nous ne voulons pas entendre. Rappelons qu'ils ont été collés à leur mère toute leur enfance, puis collés aux objets, selon le modèle que nous propose notre société de consommation, qui refuse d'inscrire le manque dans le destin de l'enfant.

Et ces enfants privés d'espace pour grandir – entendez, privés de l'écart comme ingrédient indispensable de la croissance – finissent le plus souvent, non pas par se séparer, mais par s'arracher. « J'm'arrache », disent-ils d'ailleurs, se propulsant « hors » la mère. Excessifs, boulimiques de liberté et d'indépendance, ils s'élancent à corps perdu dans un « tout-vouloir », un « tout-pouvoir » qui, loin de les rendre libres, les enferment dans l'addiction du « plein ». Ils passent de la mère à des « objets-mère », des objets qui les nourrissent à l'infini, qui se consomment comme la mère livrée à elle-même les a consommés (écrans, alcool, tabac, jeux, achats...).

J'en appelle donc à une prise de conscience pour relever ce défi sanitaire. La morale prenant vite le pas quand on cherche à expliquer des phénomènes psychiques, mieux vaut le redire : aucune faute n'est à mettre sur le dos des mères. C'est la position parentale portée par notre pensée collective qui est à questionner si nous voulons ouvrir le difficile débat autour des besoins fondamentaux des enfants pour grandir. Cette part de nous-mêmes, adultes refusant les exigences de l'enfance et de l'adolescence, est un problème à prendre dès à présent à bras-le-corps.

Sophie Marinopoulos, "Les trésors de l'ennui ", Temps d'arrêt, yapaka, novembre 2017, pp 47-5